

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

Numéro 36 (2004)

Varia

Véronique Le Ru

Aurélia GAILLARD, Le corps des statues - Le vivant et son simulacre à l'âge classique (de Descartes à Diderot), Paris, Champion, 2003, 340 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Véronique Le Ru, « Aurélia GAILLARD, Le corps des statues - Le vivant et son simulacre à l'âge classique (de Descartes à Diderot), Paris, Champion, 2003, 340 p. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 36 | 2004, mis en ligne le 15 septembre 2009. URL : <http://rde.revues.org/index678.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/index678.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Aurélia GAILLARD, *Le corps des statues - Le vivant et son simulacre à l'âge classique (de Descartes à Diderot)*, Paris, Champion, 2003, 340 p.

Ce livre invite à une promenade dans les allées de l'âge classique bordées de statues, où l'on raconte des histoires de statues. Aurélia Gaillard a été fascinée, c'est-à-dire frappée par le sort et l'enchantement (*fascinum*), rappelle-t-elle dans son Avant-propos, par sa rencontre avec la statue. Son ouvrage vise à faire partager cet enchantement, à ouvrir les yeux du lecteur sur l'imaginaire de la statue que l'auteur analyse dans sa double dimension d'animation pétrifiée et de pétrification animée, double dimension qui rend visible le passage de la vie à la mort et de la mort à la vie : « Car toute statue, par postulat, par essence, est toujours objet de mort, cadavre de pierre et prodige de vie, statue mouvante et galopante, douée de vue et de parole, comme l'atteste l'antique mythe des statues dédaliques » (p. 15). L'auteur prend acte de ce postulat (ou de cette essence ?) pour mettre en lumière la fonction iconologique et transcendante des statues, à mi-chemin entre le monde des vivants et le monde des morts. L'auteur se propose d'enquêter sur les statues à l'âge classique, période qu'elle juge privilégiée en ce qu'elle réactualise l'imaginaire archaïque de la statue par celui du corps-machine élaboré par Descartes. L'imaginaire des statues ne cesse d'être reformulé au XVIII^e siècle dans la mise en scène de statues philosophiques manipulées par des philosophes « parfois amoureux » (p. 16). Pour l'auteur, l'imaginaire de la statue, au tournant de l'âge classique, marque ainsi la fin d'un clivage : entre l'âme et le corps, le vivant et le mort. Ce point est discutable si l'on se réfère, comme Aurélia Gaillard incite à le faire, au corps-machine de Descartes fondé, au contraire, sur la distinction réelle de l'âme et du corps. En outre, la lecture que l'auteur propose d'une « liquidation de l'imaginaire des statues » à la fin de l'âge classique par l'émergence de l'idée d'énergie (p. 17) semble contestable quand on pense à l'importance du mythe de Frankenstein dans l'âge contemporain, mythe qui s'inscrit explicitement dans le prolongement du mécanisme cartésien.

Mais c'est peut-être faute d'avoir su distinguer l'apport du mécanisme cartésien en médecine (mécanisme qui repose, répétons-le, sur le dualisme de l'âme et du corps) et les statues philosophiques de Condillac, de Buffon, de Diderot ou de Rousseau que l'auteur tend à confondre les corps-machines de Descartes et les statues philosophiques des Lumières. Pourtant les deux choses n'ont rien à voir : Descartes, par son dualisme, ne pourrait être amoureux d'un corps-machine qu'il définit strictement par une configuration de membres et une disposition d'organes (le corps-machine de Descartes est un automate et non une statue). En revanche, les statues philosophiques représentent bien un être humain qui s'anime, c'est-à-dire l'union, en chair pétrifiée qui s'anime, d'une âme et d'un corps, dont on peut tomber amoureux, corps et âme. Ces statues ont, du reste, pour fonction de retracer la genèse de la perception et de l'origine des sensations et des idées.

Cette réserve étant faite, on embarque volontiers dans les quatre parties de l'auteur qui étudie d'abord le mythe de la statue (du simulacre prêt à s'incarner et s'animer), en tant que réservoir d'images et de récits. Dans la deuxième partie (la plus étoffée), l'auteur explore judicieusement les fictions (de Pygmalion au Convive de pierre) où les statues unissent le visible et l'invisible, les vivants et les morts. La troisième partie, sans doute la plus originale dans son objet, traite des féeries à travers un folklore qui mêle merveilleux chrétien et fabuleux païen où des corps nouveaux comme les poupées, les figures de toiles animées entrent en scène

pour assurer le lien entre le surnaturel (fée, démon, lutin) et l'humain. Enfin, la quatrième partie s'intéresse non plus aux statues des mythes ou des fictions, mais aux corps mêmes des statues, aux corps que les statues donnent à voir (p. 239). L'auteur intitule cette partie « Formes », ce qui peut surprendre le lecteur qui se demande de quels corps il va être véritablement question. Il manque dans cette partie une analyse de la fonction symbolique de la statue où le départ serait explicitement fait entre le corps ou la forme représentée et la statue comme signe ou symbole. Et, contrairement à ce qu'on attendait après avoir lu l'introduction (p. 239), on n'assiste pas ici à une analyse des statues comme œuvres mais on y accède de nouveau par la littérature (La Fontaine, Perrault, Madeleine de Scudéry) ou par d'autres arts comme la peinture et la poésie. On aurait aimé que l'auteur se confronte directement aux statues, à leur corps même, et en parle moins à son corps défendant, si l'on peut dire.

La conclusion est décevante : l'auteur, au lieu de donner les raisons profondes de sa fascination pour les statues à l'âge classique, cède en quelque sorte à l'air du temps en mentionnant plusieurs événements récents qui ont un rapport plus ou moins pertinent avec l'ouvrage qu'on vient de lire. En sept pages, l'auteur évoque la destruction par les talibans des statues des bouddhas géants en mars 2001, les cadavres plastinés (c'est-à-dire conservés, dans leur intégrité anatomique, par un processus chimique) du docteur Gunter von Hagens et les performances chirurgicales d'Orlan. Ces références sont présentées par l'auteur comme de nouvelles routes qu'elle ouvre (p. 299) sans qu'on perçoive véritablement leur légitimité ni leur lien avec le propos du livre.

Véronique LE RU

Anne BEATE MAURSETH, *L'analogie et le probable : deux configurations dans la pensée et l'écriture de Denis Diderot*, NTNU Trondheim, Norges universitet, 2003, 281 p.

Ce livre est issu d'une thèse soutenue à l'Université de Trondheim en Norvège. Il a pour objet de mettre en lumière, à travers le double prisme de l'analogie et du probable, l'enchevêtrement de la réflexion philosophique et de l'écriture littéraire dans la pensée de Diderot. Pour ce faire, Anne Beate Maurseth privilégie quatre textes, sans en donner véritablement les raisons sinon qu'ils sont « capitaux tant d'un point de vue philosophique que d'un point de vue littéraire » (p. 11), à savoir la *Lettre sur les aveugles*, les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, les trois dialogues du *Rêve de d'Alembert* et *Jacques le fataliste et son maître*. Si l'on adhère à la proposition d'Anne Beate Maurseth de ranger les deux premiers dans le discours philosophique et scientifique de Diderot, et *Jacques le fataliste* dans les textes littéraires, on comprend moins pourquoi, dans le *Rêve de d'Alembert*, « le discours littéraire est plus prédominant » que le discours philosophique et scientifique (p. 11). Malgré le projet de montrer l'enchevêtrement de la philosophie et de littérature, l'auteur semble curieusement tenir à une classification des textes de Diderot en genres bien distincts. De la même manière (p. 13), l'auteur semble étrangement opposer, via l'usage de l'analogie comme instrument épistémologique, « l'approche catégorique et conceptuelle » de Diderot dans les deux premiers textes (*Lettre sur les aveugles* et *Pensées sur l'interpré-*